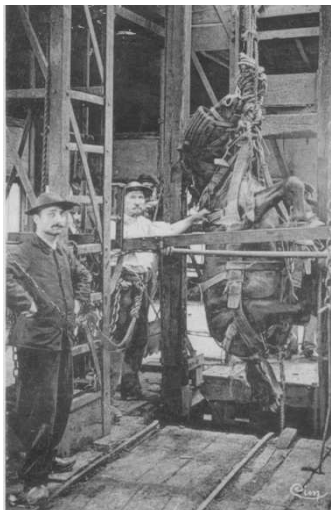
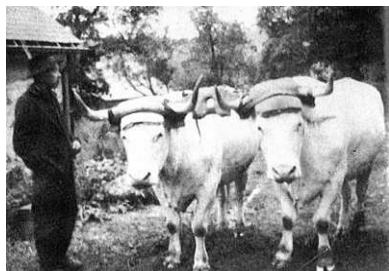


LAI PIRANVÔLE vous présente



"MOI, RADEAU,
CHEVAL DE MINE... j'ai
vraiment existé. Je suis le
dernier cheval à avoir
travaillé sous la terre, à
Blanzay, comme tant de
Morvandiaux l'ont fait...
comme le célèbre José
Frisânon, venu de
Villapourçon... Les p'tiots
de la Piranvôle ont
imaginé ma mise à la
retraite, la mienne et celle
de mon copain Nanar, le
canari."

LES ENFANTS DU MORVAN vous présentent



**LA GALVACHÈRE -
Teurtos à l'auberge
du Cô !**

En cette fin de XIX^e
siècle, nous allons
suivre l'histoire de
Marie-Louise, qui ne

voit pas revenir son père de sa campagne de galvache,
et à qui personne ne veut expliquer la raison de cette
absence... Mais la jeune femme est décidée : elle
retrouvera son père, même s'il faut pour cela se
confronter à ce métier rude, ce métier d'hommes :
galvacher.

Crédit  Mutuel
Enseignant
www.cme.creditmutuel.fr

**BAL DES ENFANTS DU
MORVAN
SAMEDI 30 MAI
Salle Devosge, DIJON**

ECRITÔ

Le Kir du
Chanouène
jus d'freuts
brâment môleés

Beursaudes et
ch'tites denrées

Queuch' de
couaissot

Tô les aillements
d'lai potée
d'aican
eun'aïqueulée
d'légumes pôtre-
môle

Quiac-bitou
d'aivou d'lai
crâme

Calas du Morvan

Fians ai pônmes

VEINGN'S
Du bian
Du rouge
Tant qu't'en veux

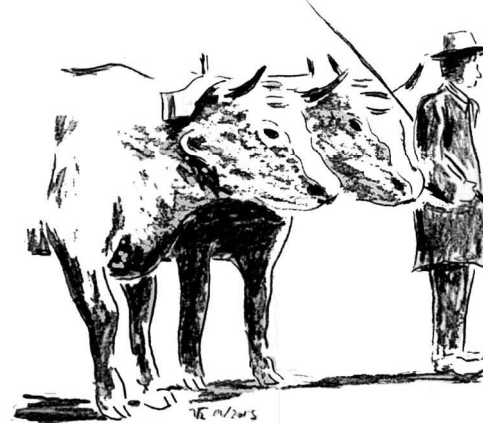
Café
Si vous avez encore soif
Crémant et cidre

Samedi 21 février 2015

Dîner-Spectacle suivi d'un bal traditionnel

La Galvachère

*Teurtos à
l'auberge
du Cô !*



Les
Enfants
du Morvan 

Adieu notre pays chéri ; amis, partons pour le Berry !

Le *Chant des Galvachers* et ses nombreux couplets sont indissociables de la culture traditionnelle morvandelle, de même que ce métier, au nom guère flatteur selon les origines qu'on lui trouve, aux conditions rudes en tout cas, et pourtant si développé, des années 1850 à la Première Guerre mondiale.

Pourquoi quitter ce pays chéri, au risque de fragiliser la vie des villages ?

Plusieurs raisons expliquent ces vagues de départ : tout d'abord, le Morvan est une terre agricole pauvre, au climat froid, qui procure les produits de première nécessité, tout juste ce qu'il faut pour nourrir modestement une famille, mais pas assez pour une activité de maraîchage, ni pour engraisser des bêtes. Les migrations saisonnières de ses habitants – galvachers et autres toucheurs, flotteurs, nourrices -- s'ancrent dans un passé qui remonte à l'Ancien Régime. En outre, le Morvan connaît à partir des années 1860 un phénomène de supopulation : les maigres fermes ne peuvent pas subvenir aux besoins de tous. Enfin, la promiscuité des foyers, où plusieurs générations cohabitent de manière plus ou moins forcée, les aventures des flotteurs, partis à Paris ou des soldats, partis bien plus loin encore, ont sans doute contribué à donner des envies d'ailleurs, d'exotisme en quelque sorte, à cette génération jeune et débrouillarde.

Que faisaient les galvachers ?

Il faut se replacer dans le contexte des années 1850 et 1900 : nous sommes en pleine révolution industrielle. Le chemin de fer se construit, il exige des hommes, du bois et du minerai. C'est en grande partie dans ce cadre que les galvachers vont intervenir.



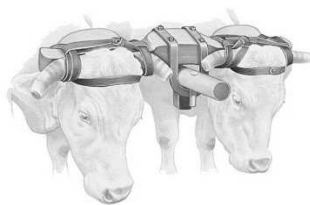
Le travail consiste la plupart du temps en du débardage : les bœufs, qui ont déjà l'avantage d'être moins fougueux que les chevaux, peuvent de plus s'aventurer sur les pentes escarpées, et tirer des charges phénoménales. Les bœufs sont lents mais précis ; ceci combiné avec leur spectaculaire éducation, les galvachers parvenaient à faire ce auquel les hommes du coin ne se risquaient pas. Plusieurs techniques permettent de hisser des troncs parfois énormes sur les

chariots – notamment la déverse, ingénieux système usant simplement de chaînes bien placées et d'une fourchette, poutre de bois passée dans la roue du char renversé. Si la grume est plus longue que le char, le train avant pouvait s'en détacher afin de s'adapter à la taille du tronc : on « bataillait ».

Rites de villages

C'est ainsi que les voyages des galvachers ont rythmé la vie de certains villages, en particulier dans le Haut-Morvan. Ces départs et retours étaient marqués par des rituels, ancrés dans la vie paysanne, et limitant peut-être le déchirement des séparations. Les dates, d'abord. Les galvachers partaient en général le 1er mai. Pas de hasard : cela leur laissait le temps de faire les premiers travaux des champs : labours et semailles. Et n'oublions pas que la salèze est encore loin d'exister, dans ce Morvan aux chemins tortueux : le 1er mai, la neige a fondu, et les charrettes peuvent circuler. Le retour, quant à lui, avait lieu pour la St Martin. Les convois revenaient autour du 11 novembre - ce qui, à nouveau, permettait d'éviter des chemins enneigés. Peu après leur retour, des foires s'organisaient dans tout le Morvan. Une multitude de bêtes et leurs propriétaires endimanchés couvraient les immenses champs de foire. À Anost, le 1er décembre, ils prenaient place du bas de la route jusque dans les dessus du village - la commune était à ce point bouchée que les enfants étaient dispensés d'école ! C'est dans ces foires que les galvachers qui, souvent, n'avaient pas le fourrage ni les moyens nécessaires pour nourrir leurs bêtes tout l'hiver, revendaient tous ou certains de leurs bœufs, notamment à des propriétaires terriens picards.

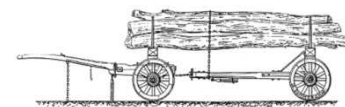
Les galvachers quittaient leur village en même temps, accompagnés de ménétriers, et de leurs proches sur le début de leur trajet : pour ceux d'Anost et des environs, galvachers, amis et famille se retrouvaient avant le départ à l'Aubege du Côté, du (sur)nom d'un de ses propriétaires, aujourd'hui encore visible dans le hameau de Bussy, pour un dernier moment convivial avant la séparation de six mois. De là, ils les accompagnaient encore jusqu'à la Croix de Mauloin, carrefour sinistre en pleine forêt qui marquait le départ d'une longue route entre hommes et bœufs.



Toute une logistique

Avec une avancée à 3 km/h, le déplacement par jour n'excédait guère les 25 kilomètres. Si parfois les trajets ne s'étendaient pas au-delà des frontières bourguignonnes, voire s'arrêtaient en Puisaye ou en Bourbonnais, la route était parfois bien plus longue : Picardie pour les toucheurs qui travaillaient aux labours, Paris pour les boeitiers qui conduisaient les bêtes aux grands marchés de Sceaux ou Poissy, Berry, et – plus loin encore – Champagne et Lorraine. C'est pourquoi les galvachers partaient avec des vivres : saloir plein, pain, et foin pour les bœufs, qui ne pourraient pas pâturer avant plusieurs semaines ; en outre, un coffre, la "marotte", contenant linge et ustensiles de la vie courante. Avec leur grand manteau, la limousine, portée dessus la biaude contre le froid et le mauvais temps, et leur aiguillon, voilà l'inventaire de l'équipement des galvachers.

On savait où on allait : le galvacher – ou, au sein d'un convoi, le patron – avait pris contact avec le responsable du chantier, parfois il faisait un premier voyage seul, avait calé la date d'arrivée, le nombre de bœufs et de commis nécessaires, l'hébergement. Cela n'empêchait pas, sur le trajet, de réaliser divers travaux – prévus ou non – pour des particuliers. Sur la route, on logeait au mieux dans l'étable d'une ferme - soit chez ceux pour lesquels on avait travaillé, soit contrepaïement, et parfois sous le chariot. Sur place, on avait pris soin de louer un pré pour le repos des bêtes, et un lieu d'hébergement, où l'on ne ferait guère que dormir : les journées commencent avant l'aube et se terminent souvent avec le coucher du soleil.



Que rapporte la galvache ?

Les galvachers sont reconnus pour leur dextérité, et pour assurer avec acharnement des travaux difficiles, à des salaires plus bas que ceux pratiqués localement. D'autres réputations, moins élogieuses, circulent : des séducteurs, des buveurs, des voleurs, des gens du voyage, en somme. Quoi qu'il en soit, ils rapportent au pays des souvenirs, de la fierté et un peu d'argent. On est loin des sommes parfois gagnées par les nourrices, mais les témoignages s'accordent à montrer que les galvachers ont changé la chaume et la terre battue de leur maison contre tuiles et tomettes plus vite que ceux restés au pays. Toutefois, ces migrations sont à double tranchant pour les villages : nombreux sont ceux qui sont partis pour ne pas revenir : une nouvelle région qui fournit du travail, des opportunités d'installation, un mariage - la diaspora morvandelle se vérifie par la diffusion des noms de famille morvandiaux dans les régions de travail des galvachers.



Le Morvan sans les galvachers

Et au pays justement, on n'a pas forcément le même point de vue. Les femmes, les enfants et les aînés doivent compenser la perte d'ouvriers agricoles : ce sont eux qui assurent les travaux des champs les plus lourds, pendant l'absence des hommes. La solidarité demeure importante, on se soutient entre voisins. Et on s'organise : très rares sont les cas de couples où l'homme part en galvache et la femme fait la nourrice. En attendant le retour de la fin de l'automne, on "tâche de ne pas s'oublier" : on s'écrit. De nombreuses cartes postales, en apportant quelques nouvelles de "l'ailleurs", entretiennent bon un mal en les relations, et témoignent de la fierté de ces hommes à poser à côté de leurs bœufs ou devant leurs trophées, des grumes gigantesques, dans le cadre de forêts, de villages ou de gares.

Alors que la race de bœufs "barrés" a disparu depuis longtemps, et que les bœufs blancs – nivernais – sont de moins en moins différenciables des charollais, la Seconde Guerre mondiale marque la fin de l'époque des galvachers, dont le travail est assuré par les tracteurs, qui peu à peu se généralisent. Moins de dix ans après les dernières campagnes de galvache, on ressent ici et là le besoin de rappeler au souvenir les traditions liées à ce métier, et ce n'est pas un hasard si le groupe folklorique qui naît à Château-Chinon, capitale du Morvan, en 1952 prend le nom de *Galvachers du Morvan*.